



Création

Installations Entre art cinétique et poésie

Dans une belle mise en scène, les vibrations
et les clignotants de Takis animent le Palais de Tokyo



Vue de l'exposition « Takis, Champs magnétiques », Palais de Tokyo, 2015. © Photo : André Morin.

PARIS ■ Le parcours est chronologique. Les œuvres, parfaitement disposées, forment un ensemble raffiné, où le dialogue entre physique et poésie est incessant. Des vibrations magnétiques, des clignotants, des sonorités irrégulières et stridentes, l'univers de Takis s'adresse à tous les sens.

En réalité, la création la plus imposante de l'artiste ne se trouve pas au Palais de Tokyo, mais à quelques stations de RER plus loin, au bas de l'esplanade de La Défense. Faite à partir de 49 tiges métalliques hélicoïdales, d'une hauteur variant entre 3,5 et 9 mètres, munies aux extrémités de formes géométriques et de feux clignotants

de couleurs diverses, l'œuvre est placée sur un bassin (d'où son nom : Bassin Takis). Réalisé en 1988, ce mini aéroport étrange, sorte de gare ferroviaire inattendue, s'est parfaitement intégré dans le cadre architectural d'un quartier futuriste. Une autre version de cette installation,

plus modeste, placée sur l'esplanade devant le musée, signale l'entrée de l'exposition. Ces deux œuvres situées à l'extérieur sont un rappel bienvenu aux activités de nombreux artistes, dont Takis, qui, longtemps avant « l'invention » de l'esthétique participative, font

particulièrement avec le GRAV (Groupe de recherche d'art visuel, qui se passionne pour le mouvement et qui donne à l'art une fonction sociale), que l'on peut comparer cette œuvre. Mais aussi avec les Nouveaux réalistes, car Takis, comme ses confrères, emploie souvent des pièces récupérées. Un lien d'autant plus important que l'artiste grec partage la fascination d'Yves Klein pour l'élévation dans l'espace et la volonté de vaincre les lois de la gravité.

c'est la
révélation
des "Gymnopédies"
d'Erik Satie,
qui fut pour Takis
la véritable la source
de ces travaux

Force magnétique

Toutefois, à la différence de l'approche métaphysique (parfois un peu nébuleuse) de Klein, toute l'œuvre de Takis s'élabore autour des propriétés de l'aimant, de l'électricité ou de la lumière. Ses sculptures se nomment « électro-signal », « indicateur » ou encore « mobile frissonnant ».

Ainsi, la manifestation s'ouvre sur des plaques noires trouées, comme d'immenses papillons suspendus grâce à la force magnétique. Suivent les « Signaux », développés à Paris dès 1955, sous l'influence de la découverte des « Mobiles » de Calder. Les minces tiges,

interviennent directement le spectateur. Cependant, à l'intérieur du Palais de Tokyo, le spectateur découvre que la production plastique de celui qui est né Panayotis Vassilakis à Athènes, en 1925, s'approche par bien des points d'autres préoccupations des années 1960. Sans doute, c'est avec l'art cinétique, et plus



flexibles, toujours associées par deux ou trois à partir d'une même base, forment des compositions à l'aspect végétal ou floral. Les deux séries s'inscrivent dans l'abstraction biomorphique où, à l'opposé de l'abstraction géométrique, sont suggérés des aspects organiques de la nature (Calder, Arp).

Dans la pièce suivante, c'est un ensemble de sculptures musicales qui est présenté. Sur un fond blanc, qui cache un électroaimant, est tendue une corde de piano qu'un objet vient heurter au rythme des pulsions électriques. Les sonorités qui se dégagent font penser à la musique aléatoire, dirigée par les lois du hasard (John Cage). Selon Takis, c'est la révélation des *Gymnopédies* d'Erik Satie, cette musique lancinante, qui fut pour lui véritable la source de ces travaux. Quoi qu'il en soit, sonorités électriques qui s'étendent dans l'espace, objets retenus aux murs uniquement par la force d'aimants (*Murs magnétiques*) ou tubes cathodiques qui émettent une lumière bleue (*Télé lumières*) s'inscrivent tous dans les recherches de Takis sur

l'énergie invisible, mais palpable. Fasciné par la « magie scientifique », l'artiste qui se définit comme un « savant intuitif » échappe au piège de l'application systématique de la technologie de pointe. « *Ce que j'utilise comme technique est tout à fait primitif. C'est l'alphabet de l'électricité, l'alphabet du magnétisme* », écrit-il. Quand le bricolage devient invention, les objets se métamorphosent en œuvres. L'exposition s'achève par une installation, dédiée à Kafka (*Le Siècle de Kafka*, 1984). Ici, indiscutablement, la science se montre sous des allures plus inquiétantes. Le spectateur, plongé dans une semi obscurité, entouré de machines aux formes anthropomorphiques, sortes de totems sombres, se sent comme dans un laboratoire alchimique, lieu de naissance de Frankenstein. La puissance de cette œuvre d'art totale est en partie gâchée par des fragments de moulages de corps féminins de facture classique, voire kitsch, dont on ne comprend pas la signification (la chair pour l'expérimentation ?). Cette fois-ci, le courant ne passe pas.

Itzhak Goldberg

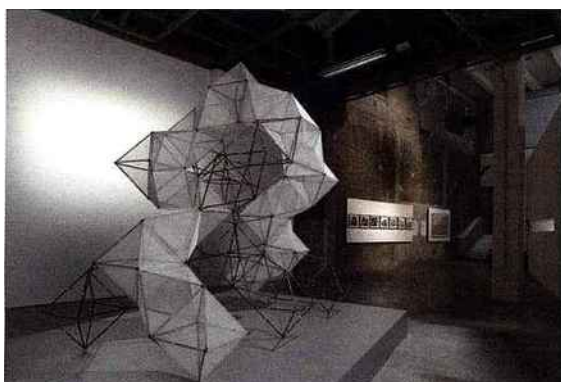


Définition Au-delà des frontières de l'art

Le Palais de Tokyo ouvre ses portes à de troublantes créations
qui échappent au territoire balisé du monde de l'art

LE BORD DES MONDES,
jusqu'au 17 mai, au Palais de Tokyo,
13, avenue du Président Wilson,
75116 Paris, tous les jours sauf le
mardi, 12h-19h, entrée 10 €.

PARIS ■ C'est à une bien étrange pratique méditative que s'adonne l'Américaine Bridget Polk. Une pratique qui consiste à créer d'improbables équilibres entre les blocs de pierres qu'elle trouve au hasard de sa route. Soumises à la loi de la gravité, les installations précaires qui en résultent sont vouées à l'effondrement. Qu'à cela ne tienne, elle les remonte inlassablement avec le plus grand calme. On pourrait repérer là quelques affinités avec certains artistes du land art. Mais dès lors qu'on interroge l'instigatrice de ce travail – qu'elle pratique en marge de son métier de charpentière – pour savoir si elle se considère comme artiste, cette dernière semble troublée par la question. Car comme la vingtaine d'artistes présentés actuellement au Palais de Tokyo dans l'exposition intitulée « Le bord des mondes », elle n'appartient pas aux territoires balisés de l'art. Et tel est l'objectif que s'est fixé la commissaire de l'exposition, Rebecca Lamarche Vadel. Aller voir ailleurs, explorer



À gauche, Carlos Espinosa, *Atrapanieblas Macrodiamante* 781025, 2014, vue de l'exposition « Le Bord des Mondes », Palais de Tokyo, 2015.

© Photo André Morin À droite, Theo Jansen, *Animaris Umerus*, 2010, vue de l'exposition « Le Bord des Mondes », Palais de Tokyo, 2015. © Photo André Morin



les interstices, remettre en cause une modernité qui a cloisonné les gestes et les pratiques. Durant deux ans, elle a donc arpenté divers lieux et magazines comme les revues smithoniennes pour trouver les créateurs qu'elle présente aujourd'hui. Des créateurs qui nous donnent à penser !

Créations visionnaires

« Peut-on faire des œuvres qui ne soient pas d'art ? » se demandait Marcel Duchamp, chantre du brouillage des frontières entre art et non-art. Ses ready-mades questionnent à la fois le statut de l'œuvre et celui du specta-

teur. « Mais là où je m'éloigne de Duchamp précise la commissaire, c'est que je suis convaincue que la recherche de ces créateurs est indépendante. Ces œuvres ont moins besoin de nous pour exister que nous avons besoin d'elles. » Et de poursuivre, « cette exposition se veut un aveu d'humilité par rapport à des formes d'art qui sont indépendantes et libres. »

Au final, les œuvres présentées ne sont pas toutes de la même volée. Mais on trouvera sur notre chemin des pépites comme une cartographie de « terrains émotionnels » dressée par l'Américaine Rose-Lynn Fisher à partir

de prises vues macroscopiques de larmes, ou un « attrape nuages » (« Atrapanieblas ») imaginé dans les années 1960 par le physicien chilien Carlos Espinosa pour recourir aux problèmes de sécheresse dans le désert de l'Atacama. Le Hollandais Theo Jansen présente, quant à lui, une de ses étranges créatures monumentales qu'il fabrique depuis vingt ans pour la plage de Scheveningen ; tandis que l'Argentin Tomás Saraceno, architecte de formation et fasciné par les systèmes environnementaux et biologiques, nous plonge dans un paysage onirique de toiles d'araignées entremêlées. Pour aller

à la rencontre de ces inventeurs, la commissaire ne voulait pas de parcours établi. Il revient donc au visiteur d'inventer sa propre déambulation à travers la scénographie de Stéphane Maupin et Nicolas Hugon qui, à l'aide d'immenses failles horizontales dans les cimaises, permet d'apercevoir les œuvres avant d'y accéder. Ce qui fonctionne plutôt bien et ménage de belles échappées. N'en demeure pas moins délicate une tendance à la muséification de certaines œuvres qui se trouvent figées dans un cadre qui ne semble pas être le leur.

Pauline Vidal